

II. ACTUALITE OBLATE

UN TEMOIN NOUS PARLE :

LE ROLE DE Ste THERESE DE LISIEUX DANS LA CONVERSION DES ESQUIMAUX

En automne de l'année 1954, S. Exc. Mgr Arsène Turquetil, O.M.I., le fondateur des missions esquimaudes de la Baie d'Hudson, actuellement de résidence au Scolasticat de Washington, voulait bien nous écrire quelques lignes au sujet de l'heureuse mise à jour de ses notes et de leur publication éventuelle tant en anglais (Mgr Sheen) qu'en français (*Annales de la Petite Thérèse de Lisieux*). Ces notes se rapportent au rôle miraculeux de la Petite Thérèse de Lisieux dans la conversion des Esquimaux. Seules les *Annales de la Petite Thérèse de Lisieux*, les ont publiées à temps, c.à.d. avant les fêtes grandioses du 11 juillet dernier¹).

Dans une lettre à Mgr Germain, directeur des Pèlerinages, à Lisieux, S. Exc. Mgr Turquetil nous dit la genèse de ces mémoires partiellement basés sur nos « Missions » (1928) et sur le « Thawing out of the Eskimos » du grand archevêque au coeur si missionnaire, présidant aux destinées du diocèse de

¹ Le 11 juillet 1954, un splendide hommage était fait à la Petite Fleur de Lisieux dans la Basilique désormais solennellement consacrée. La cérémonie se déroula en présence du Président de la République française, de 9 membres du Sacré Collège des Cardinaux, d'une cinquantaine d'évêques et de dignitaires ecclésiastiques, de plus de 3.000 prêtres et d'une foule innombrable de fidèles.

Boston, S. Exc. Mgr R. Cushing, Oblat honoraire.

Voici comment Mgr Turquetil s'exprime dans sa lettre à Mgr Germain :

« On m'a demandé d'écrire mes mémoires sur le rôle miraculeux de la Petite Thérèse dans la conversion des premiers Esquimaux de la Baie d'Hudson, à Chesterfield Inlet, en 1916. Je l'ai fait de mon mieux. Cela va paraître en anglais dans le *World Missions* de Mgr F. Sheen, le grand apôtre des Missions à New-York.

J'ai pensé que pour la France, à l'honneur de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, c'était vous qui étiez le mieux placé pour faire ressortir ce rôle de la Petite Fleur qui lui a valu le titre de Patronne de tous les Missionnaires et de toutes les Missions de l'Univers catholique. Je vous envoie donc copie de mon article à ce sujet. Elle pourra être utile à la *Journée des Missions* qui précédera la consécration de la Basilique ex-voto universel.

Ce sera mon ex-voto personnel, mais combien reconnaissant à la Petite Fleur, pour son grand miracle de la conversion des Esquimaux ».

Dans sa lettre au Bureau de Presse (Rome), S. Exc. Mgr Turquetil nous apprend que la publication en anglais par Mgr Sheen qui « s'était offert au mois de mars pour traduire ces notes en anglais, en vue de les publier » n'était pas encore faite.

Et Mgr Turquetil de conclure : « Merci pour la publication du texte français en notre Revue de famille : les Oblats se doivent de faire connaître leur grande protectrice ».

* * *

En 1670, quand le Roi d'Angleterre, Charles II, lui octroya la chartre qui la fit souveraine maîtresse de tout le Nord-Ouest canadien, la *Compagnie de la Baie d'Hudson* se montra favorable aux missions protestantes et hostile aux missions catholiques.

I. La Baie d'Hudson interdite aux Catholiques.

A Monseigneur Provencher, Vicaire Apostolique de la Baie d'Hudson et de la Baie James, qui demandait la permission de s'établir a York Factory, elle répondit que « le conflit de croyances hostiles, serait nuisible aux intérêts spirituels et matériels des Indiens ».

Une seconde demande, en 1851, attira cette réponse: « *Le comité fait des préparatifs pour étendre davantage le système de missions adopté par l'Église d'Angleterre qu'il se propose d'aider autant qu'il est en son pouvoir. Et il n'a aucune crainte de perdre dans l'estime publique ou de mettre sa charte en danger en préférant les missionnaires protestants aux prêtres catholiques romains comme instructeurs de la population indigène* ».

Une seule fois, en 1857, Sir G. Simpson permit aux Oblats de passer par la Baie d'Hudson pour se rendre à leurs missions du grand Nord-Ouest.

En 1860, les Oblats fondent la mission St-Pierre du *Lac Caribou*, aux confins du pays esquimau.

En 1868, le Père *Gasté*, O.M.I., passe trois mois chez les Esquimaux de l'intérieur des Terres Stériles. Résultat: il fait signer la paix entre Esquimaux et Indiens, engage les chasseurs esquimaux à venir traiter leurs fourrures au Lac Caribou, et, dès lors, Esquimaux et Oblats furent amis.

Les Oblats désiraient fonder une mission pour les Esquimaux par la voie de la Baie d'Hudson. Mais la Compagnie jouissait encore de sa charte: impossible d'y songer.

En 1900, arrive un jeune religieux au Lac Caribou, le P. *Arsène Turquetil*. Son supérieur, le même Père Gasté, lui permet de faire des voyages-visites aux Esquimaux qu'il avait lui-même visités 32 ans auparavant. Et les Esquimaux d'« Ennadare » reçurent la visite de ce jeune Père de 1901 à 1907. En 1907 vint l'ordre de la Maison Générale de discontinuer ces visites annuelles parce qu'un nouveau Vicariat

Apostolique allait être créé sous peu, et que ce serait au nouvel évêque de décider la question d'une mission esquimaude.

Le nouveau prélat fut Mgr *Ovide Charlebois*, O.M.I., missionnaire ardent, qui rêvait de l'évangélisation des Esquimaux. Sacré le 30 novembre dans l'est du Canada, il me mande à Le Pas, qu'il a choisi comme résidence. J'y vais. Là, il n'y a encore rien et il loge chez des particuliers.

— Pouvez-vous aller à Churchill?

Et moi de répondre: j'ai de bons chiens et je serais heureux de faire le voyage si c'est pour les Esquimaux.

— Alors, allez-y, prenez tous les renseignements désirables sur la possibilité d'ouverture d'une mission et sur l'endroit où elle pourrait être établie.

Je retourne à la mission du Lac Caribou, le cœur plein de joie. Mon rêve allait donc se réaliser. Le mercredi de Pâques 1911, je partais pour *Churchill*, sur le bord de la Baie d'Hudson. Faute de guides, nous suivîmes les grandes rivières puisqu'elles conduisent toutes à la mer. Nous arrivâmes à Churchill en plein dégel.

M. Starnes, sergent d'État-Major de la Police Montée, excellent catholique, me donne tous les renseignements voulus. Le Chef de poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson me confie que la Compagnie enverra cet été un métis esquimau à *Chesterfield* pour y préparer les voies à la fondation d'un poste de traite au cours de 1912.

Là-dessus, je fis mon rapport: « mission possible, nécessaire, urgente. Et je remontai la rivière Hayes jusqu'à Norway-House où je rencontrai mon évêque qui faisait sa première visite pastorale. Il agréa mon rapport, l'envoya à la Maison Générale qui l'approuva par câblogramme du 8 décembre 1911. La fondation de la première mission esquimaude était bel et bien décidée. La Compagnie de la Baie d'Hudson ayant vendu sa charte en 1870, ne pouvait plus mettre son

veto à l'établissement d'une mission catholique à la Baie d'Hudson. L'histoire dira peut-être un jour tous les obstacles qu'on mit à notre entreprise. Mais je pensais au chant national de mon pays :

*En avant ma Normandie,
Marchons, marchons mes enfants,
Car elle n'est pas engourdie,
La race des vieux Normands.*

* * *

II. Fondation de la première mission esquimaude à Chesterfield Inlet.

Le câblogramme de la Maison Générale nous parvint le soir du 8 décembre. Le 9, de grand matin, mes chiens sont attelés. Une course rapide à mon ancienne mission au Lac Caribou (au moins 12 à 15 jours de voyage) puis c'est Noël : le plus heureux de ma vie. Le 17 février, c'est la grande fête des Oblats, (anniversaire de l'approbation des SS. Règles par le Saint-Siège) et bientôt, retour à Le Pas. Peu après, je suis à Montréal. Courses sans fin à nombre de magasins pour vivres, lingers, objets de culte, quincailleries. Il faut voir aussi les marchands de bois, de charbon, d'huile à lampe et que sais-je, pour un pays où il n'y a rien. Puis c'est la surveillance de l'emballage, le numérotage, l'adresse complète, pour répondre au connaissement établi pour le bateau, etc., etc. Oh ! juin 1912, que tu m'as brûlé les pieds dans les rues de Montréal.

Le 9 juillet, date fixée d'avance, nous ne partons pas. Nous attendons 15 jours. Qu'est-ce qu'il y a ? Veut-on nous mettre dans l'impossibilité de bâtir ? Un ultimatum m'arrive : « *Signez que vous consentez à être débarqué n'importe où, à la Baie d'Hudson ou ailleurs, si nous ne pouvons atteindre Chesterfield* ». Je signe. Mon évêque est inquiet. Ce « débarquer n'importe où » n'est pas rassurant.

— « Allons, lui dis-je. Il y a assez de renards

blancs à Chesterfield pour que la compagnie y aille à tout prix. Nous y arriverons ».

Enfin, mon compagnon le P. Armand-René Leblanc et moi, nous partons le 24 juillet. Le 26, le brouillard nous retient trois jours à la Pointe au Père. A bord, c'est la sirène, à terre ce sont les cloches de la fête de Sainte Anne. Puis le brouillard se lève, on part, on fait escale à six postes de traite pour les ravitailler, et enfin, après 42 jours de navigation, nous voilà à *Chesterfield*, le 3 septembre, fête de la Mère du Bon-Pasteur.

Aucun ministre protestant ne nous a devancés. Nous sommes les premiers et les seuls ministres du culte à cette Baie d'Hudson si longtemps interdite au prêtre catholique. Notre mission portera le nom de *Notre-Dame-de-la-Délivrante*, célèbre lieu de pèlerinage en mon diocèse de Bayeux et Lisieux. J'avais promis à la Bonne Mère que si jamais je fondais une mission en pays païen, je lui donnerais son nom. C'était fait.

Construction de la Maison-Chapelle. Septembre, 1912

Nous voilà à terre, à la recherche d'un emplacement convenable. A 300 mètres de la petite bicoque du Métis, un joli plateau de sable tout uni, toujours gelé ferme, pas besoin de fondations! Le terrain mesure 75 mètres de large par 150 de long, avec, à l'arrière, un beau petit lac d'un kilomètre et demi de long. L'eau douce et courante: c'est parfait. A l'avant, canots et doris ne peuvent aborder à marée basse, mais on y pourvoira sous peu.

Le *Nascopie* ne pouvant approcher du bord, est ancré au large. La marchandise est alors chargée sur des chalands, mais ne pouvant aborder chez nous, l'équipage jette tout pêle-mêle, sur une grève avoisinante, les effets de la Compagnie et ceux de la Mission.

— « Nous n'arriverons jamais à débrouiller tout cela », fit le Père Leblanc, mon compagnon. Mais

j'aperçus 22 tentes d'Esquimaux campés sur la colline. Je fis appel à quelques-uns. Tous accoururent, joyeux, enthousiastes. En six heures, tout était fini, transporté à dos d'hommes, de femmes, de garçons et de fillettes.

— « Mais ils sont merveilleux nos gens » de dire le Père Leblanc. Le soir, nous dressons une tente, déplions un lit de camp, faisons nos prières, et au lit. Nous commençons à dormir quand j'entends des voix de femmes à l'extérieur. Elles frappent sur le montant-avant de la tente.

— Que voulez-vous? criai-je d'une voix féroce.

— Nous vous apportons deux paires de souliers.

— Allez-vous en, vite, vite, criai-je encore plus fort, ayant appris déjà antérieurement assez d'esquimau pour crier cette traduction.

Je frémis encore à la pensée de ce que le monde aurait dit si je les avais laissées entrer dans notre tente la nuit.

— Vous les rudoyez pas mal, pour la première fois que vous les voyez, fit remarquer le P. Leblanc.

— Il fallait bien.

— Qu'est-ce qu'elles voulaient?

— Nous offrir des souliers.

— C'est assez gentil de leur part.

— La femme esquimaude qui offre des souliers offre aussi son corps. Tels sont nos gens, ils n'ont jamais lu saint Paul sur le célibat et le mariage. Ils ne savent pas qui nous sommes, il faudra le leur apprendre.

— « Elle est bien bonne quand même celle-là, dit le Père Leblanc, il fera bon s'en souvenir ».

Le lendemain matin, vite à l'ouvrage. Quatre Esquimaux et le Père *Leblanc* armés de marteaux, les poches pleines de clous, fixent le matériel que je scie pour eux. En 4 jours nous en étions au toit. Le 5ème jour, le Métis vint me voir.

— Ah, mais ça marche.

— Eh oui, et chez vous?

— Je crains de gaspiller le matériel, je n'y connais rien et ne sais par où commencer. Pourriez-vous venir montrer à mes gens comment poser les fondations?

— Certainement, mais à propos, on vous a envoyé ici l'an dernier délimiter le terrain de la Compagnie?

— Oui.

— Vous a-t-on donné des ordres de prendre tout le terrain abordable et de me bloquer?

Il hésite... Je n'y connais rien, j'ai fait cela de mon mieux, et je vois que mes piquets et ma peinture sur les roches englobent le terrain que vous avez choisi.

— Bien, enlevez vos piquets, vos bâtons, barbouillez les H.B.C. sur les roches et j'aiderai vos gens à construire votre poste.

Ainsi fut fait. J'aidai donc la compagnie à se construire. Le « *H.B.C. here before Christ* » était bien mort.

La construction de notre chapelle avançait rapidement. Toit, double planche à l'extérieur, portes et fenêtres, tout fut fini en 8 jours. Restait le travail d'intérieur. Le 2 février nous commençâmes à garder le *Saint-Sacrement* dans notre maisons-chapelle. Et alors voici ce qui arriva. Chaque printemps, plusieurs familles d'Esquimaux se réunissaient ici pour s'entr'aider à la chasse au phoque. Naturellement il y avait moult séances de sorcellerie, mais malgré les incantations frénétiques des meilleurs sorciers aucun esprit n'apparaissait. Ils en vinrent à penser que la présence du harbu en était la cause. Ils décampent, vont assez loin, mais voici que dans un camp éloigné de plus de 75 kilomètres, aucun esprit ne veut apparaître.

— Y en a-t-il parmi vous qui ont un livre de prières?

— Non.

— Un crucifix? Une médaille?

— Non.

Alors qu'est-ce qu'il y a? Mystère. Ils ne savent pas que dans ce camp-là, il y a un tout petit enfant que j'ai baptisé secrètement à l'article de la mort. Il vivait et sa présence empêchait le démon d'apparaître aux sorciers, tout comme la présence du Saint-Sacrement. Que j'étais heureux lorsque j'appris la chose! Le Bon Dieu était bien avec nous.

Depuis les premiers jours, nous composions notre dictionnaire. Pendant la construction de la maison, chaque mot nouveau était inscrit sur planches, solives, chevrons, partout. Nous n'avions pas le temps de quitter l'ouvrage pour écrire sur du papier. Avant le revêtement de la seconde planche, à l'extérieur comme à l'intérieur, nous avions des centaines de mots, avec traduction plus ou moins réussie, il est vrai, mais que les Esquimaux acceptaient avec émerveillement ou encore avec un éclat de fou-rire.

Une traduction du Nouveau Testament par les *Frères Moraves* du Labrador me fut envoyée de Fulda, Allemagne, par le Père Jean Wallenborn, o.m.i. En lisant le texte aux Esquimaux et en marquant les passages qu'ils comprenaient bien, j'acquis une certaine connaissance de la grammaire qui me permit de composer mon vrai premier sermon. C'était le *Dimanche de la Pentecôte 1915*. J'avais une nombreuse assistance. Mon sermon les émut au point qu'ils allèrent au poste de traite interroger le *Métis* et son assistant, lui aussi un Métis.

— Est-il permis de chasser le dimanche? Est-ce un péché de vivre avec la femme d'autrui?

La réponse ne se fit pas attendre:

— Oh, c'est le barbu qui vous a dit cela. C'est un fou, personne n'en voulait plus dans la civilisation; il n'a pas même pu trouver de femme pour se marier; alors, il se promène en robe de femme partout (la soutane). Si vous l'écoutez et voulez le suivre, tant pis pour vous. Il n'a rien à vous donner et ici vous ne serez pas reçu au magasin. Choisissez.

Mon sermon était mort. De ce jour les sarcasmes

ne firent pas défaut. On se moquait de Notre-Seigneur en croix.

« S'il avait été bon, il y aurait eu des gens pour empêcher qu'il fut tué par ses ennemis ».

Seule, la Bonne Mère fût épargnée. Devant la Station du chemin de croix, montrant Marie au pied de la croix, les femmes serraient leur petit contre leur coeur et disaient tout haut :

« S'ils t'avaient fait cela à toi, je les aurais tués ».

Il y avait là un cri du coeur, espoir d'avenir.

Espoir d'avenir, le Père Leblanc et moi en vivions. Nous les aurons ; cela prendra peut-être du temps, mais nous les aurons. Nous vivions d'espoir, et combien heureux.

1915, *l'épreuve*. Nous apprîmes que les Pères *Rouvière et Leroux* avaient été massacrés par les Esquimaux du Mackenzie. Connaissant la mentalité des gens à l'extérieur, j'écrivis à Mgr *Freri*, Directeur général pour l'Amérique de l'Oeuvre de la *Propagation de la Foi*, lui demandant d'écrire à mon évêque de me donner un répit, et de ne pas fermer la mission esquimaude pour l'instant. C'est que tout le monde séculier, Oblat même, pensait et disait que les Esquimaux étaient inconvertissables. On citait les cas des PP. *Petitot, Lefebvre, Lecorre, Lacasse, Babel*, etc., qui n'avaient échappé que de justesse au couteau meurtrier des Esquimaux. Fermez la mission esquimaude : c'était le cri de partout. Mgr *Charlebois* suivit l'avis de Mgr *Freri*, et me donna un an de répit :

— Si, au bout d'un an, vous n'avez plus d'espoir de convertir les Esquimaux, vous fermerez la Mission ». Je reçus la lettre en 1916, vu que nous n'avions le courrier qu'une fois par an.

1916, la grande épreuve.

Et ce fut la Grande Épreuve. La guerre battait son plein en France, et en 1914 nous ne reçûmes aucun courrier. En 1915, lettres de la Bretagne pour

le Père *Leblanc*. Quelles nouvelles ! Deux de ses frères tués au feu, un troisième prisonnier en Allemagne, les veuves font écrire aux petits :

— « Reviens, tonton, maman pleure toute la journée, et nous aussi ».

Le pauvre Père ne peut s'empêcher de pleurer à son tour. Survient un Esquimau qui le voit en larmes.

— « Tiens, mais nous pensions que c'était un homme ! Mais c'est un enfant... Il pleure ».

Je lui dis les nouvelles qu'il venait de recevoir.

— « Oh, il aime bien sa famille, hein ? Alors qu'il s'en aille la revoir. Nous n'avons pas besoin d'enfants qui pleurent ».

Le coup fut très dur pour le Père *Leblanc*. Il en fit une maladie. Quelque temps après il se reprit et donna son premier sermon. Ses meilleurs amis parmi les Esquimaux se rirent de lui et singèrent un enfant qui pleure. Ce fut son coup de mort. Il dut partir par le bateau de 1916 et mourut en mer le 21 septembre. Je n'appris sa mort que l'année suivante. Quelle épreuve ! En un an seulement.

Quelque chose me disait que je pourrais pourtant convertir et baptiser quelques Esquimaux, et j'étais bien résolu à étudier de plus près les dispositions de mes gens, selon leurs rites religieux dont certains étaient directement inspirés de l'Ancien Testament. V.g., attendait-on un bébé ? Il ne devait pas naître sous l'iglou, ni dans la tente. La mère devait rester seule dans un petit coin, au dehors, une lune si c'était un petit garçon, deux lunes si c'était une petite fille. Et le mourant ne pouvait expirer sous l'iglou ni dans la tente. On le sortait à temps. Toucher le cadavre était une impureté. Ce ne sont certainement pas les neiges et les glaces de leur pays qui leur ont inculqué l'idée d'une souillure de l'âme, à la naissance et à la mort. Puis c'est exactement le huitième jour après sa naissance que le bébé recevait son nom et était mis sous la protection de tel ou tel esprit. Avant le huitième jour on pouvait le faire dispa-

raître, ce n'était pas un meurtre car il n'avait pas de nom et n'était personne. Aucun esprit protecteur ne pouvait s'en offenser; il n'y en avait pas. Puis encore, ils jeûnaient par sacrifice, à l'intention de leurs morts, pour leur venir en aide. Où avaient-ils pris cette idée de solidarité entre morts et vivants? Bien résolu à utiliser ces données dans mes sermons-catéchismes, je continuai mes deux offices du dimanche.

Et voilà qu'un dimanche, juste avant la Bénédiction du Saint-Sacrement, un païen entre à la chapelle, un sac à charbon sur les épaules, à la main, la petite pelle à charbon. Il se place en avant des assistants, leur fait signe de s'agenouiller et trace sur eux le signe de la croix avec la petite pelle à charbon. J'avais déjà donné mon sermon-catéchisme. Ce n'était pas le temps de recommencer, car j'étais trop ému. Un signe de la tête lui signifia de remettre la pelle à sa place et notre gaillard retourna au porche et disparut. Son geste n'était certes pas encourageant, mais je pus lire un signe certain de désapprobation sur la figure des assistants, ce qui était encourageant.

III. Le Grand miracle de Sainte Thérèse.

D'ailleurs, l'heure de la grâce avait sonné, bien à notre insu. Dans la semaine qui suivit, un Esquimau entre le soir à la mission, et me remet deux enveloppes portant mon nom. Je ne l'avais jamais vu. il venait du sud.

— Tu es allé à Churchill?

— Non.

— Qui t'a donné ces lettres?

— C'est un tel qui les avait reçues d'un autre.

— Celui-là était allé à Churchill?

— Ça, je ne sais pas.

Je n'ai jamais pu savoir qui m'avait adressé ces enveloppes, ni compris comment le maître de poste de Churchill avait pris sur lui de donner ces lettres au premier venu allant au nord, sans savoir si elles

arriveraient à destination, *Chesterfield*, plus de 600 kilomètres au nord de *Churchill*.

Celle que j'ouvris la première contenait un tout petit livre de 6 à 8 pages: *La Petite Fleur de Lisieux*. De Lisieux, mon diocèse! Je n'avais jamais entendu parler d'elle ni rien lu à son sujet. Son portrait me ravit. Je feuillette le petit livre: Carmélite à 15 ans, aimait beaucoup la neige, priait beaucoup pour les missionnaires, avait promis de passer son ciel à faire du bien sur la terre. Je ne lus que les titres, mais quel désir en moi de recourir à cette *Petite Fleur*. Si elle convertissait les Esquimaux! Dans l'autre enveloppe, un papier plié en quatre contenant un peu, très peu de terre, avec l'inscription: « *Terre prise de dessous le premier cercueil de la Petite Fleur de Lisieux. Avec cela elle fait des miracles* ».

Avant de dormir, une prière-explosion de désirs, on lui parle comme si on la voyait. Le lendemain on ne pense qu'à elle, on ne parle que d'elle. Le soir venu, quand les Esquimaux, revenant de la chasse entrent chez nous pour se réchauffer, je me mets à l'harmonium. Ils s'alignent derrière moi pour voir le mouvement des pieds et des mains. Le *Frère Prime Girard*, comme convenu entre nous deux, passe en arrière, et jette sur leurs cheveux longs, touffus, un grain ou deux de cette poussière provenant de dessous le premier cercueil de la Petite Thérèse, le tout à leur insu. *Et ce fut le grand miracle de la petite Thérèse*.

Car voilà que le dimanche suivant, au son de la cloche qui sonne la messe de 10 heures, je vois mes gens sans harpons ni fusils, qui s'en viennent gais, heureux, pleins de franche amitié.

— Vous avez l'air bien contents.

— Eh oui, nous savions bien que tu disais la vérité, mais on ne voulait pas écouter. Maintenant, nos péchés nous font peur. Tu pourras les enlever?

— Oui, par le baptême. Entrez, je vais vous l'expliquer.

Ils entrent; le sermon-catéchisme roule sur le baptême. Ils boivent mes paroles, sans distraction. Il en fut de même l'après-midi. Mais avant le salut, il y eut répétition de cérémonies.

— « Montre-nous comment bien faire le signe de la croix, nous mettre à genoux, joindre les mains. Il faut que Jésus soit content de nous ». Ma pensée alla à la Petite Fleur: « ce n'est pas moi qui ai fait cela, c'est vous. Continuez de les inspirer et guider jusqu'au baptême ». Ce soir-là, le plus âgé, *Tuni*, vient m'en dire:

— Nous sommes trois qui voulons être baptisés demain matin, avec nos femmes et nos enfants.

De nouveau, je pensai à la Petite Thérèse: « Merci; aidez-moi maintenant à leur faire accepter le catéchumenat avant le baptême ».

— C'est très bien, dis-je à *Tuni*, mais il faut que je vous instruisse avant de vous baptiser. Autrement, vous pourriez pécher par ignorance, après votre baptême, et cela ferait bien de la peine à Jésus, et vous risqueriez de manquer le ciel.

— Tu vas nous instruire, hein?

— Sûrement, mais cela pourra prendre du temps.

— Combien de temps?

— Je ne sais pas. Vous voulez partir pour la pêche, barrer les rivières, prendre du poisson pour vous et vos familles. Mais vous ne pouvez pas vous habiller avec des peaux de poisson. Il vous faut des peaux de caribous. Vous irez donc à la chasse aux caribous. Mais quand reviendrez-vous? A Noël? A Pâques, l'année prochaine?

Sans hésiter, *Tuni* déclare:

— Nous n'irons ni à la pêche, ni à la chasse, nous resterons ici pour être instruits et baptisés.

— De quoi vivrez-vous? Poissons et caribous ne courront pas après vous, ici. Mon homme me regarde bien en face:

— C'est pourtant bien vrai ce que tu nous as dit qu'il y en a Un qui est bon, qu'on appelle « Notre Père »?

— Oui.

— Notre Père à nous, comme à vous autres?

— Eh oui.

— Et il nous aime?

— Certainement.

— Alors c'est bien simple, tu nous montreras à le prier de la manière qui lui plaît. Alors, il nous aidera, nous ne mourrons pas de faim, ni de froid, et nous serons baptisés.

J'avais bien envie de lui dire: « tu as trop de foi pour commencer ». Je n'en fis rien, et il fut convenu que le catéchuménat commencerait le lendemain: messe à 7 heures le matin, catéchisme de 5 à 6 heures tous les soirs. Mon homme le dit aux autres, tous en furent ravis. La Petite Thérèse avait compris ma pensée.

Les catéchismes commencèrent. Personne n'y manquait. Un soir pourtant, *Maktar* n'était pas là. Je demande à sa femme:

— Ton mari est-il malade?

— Non, mais il est tombé à l'eau et il n'a aucun habit.

Je lui donne une combinaison sous-vêtements. Elle sort et revient quelques instants après avec *Maktar* en costume léger, mais peu de saison. Après le catéchisme, il nous raconte son aventure:

— Près de Promise Island (à 5 kilomètres de la mission), il y a un remous, contre-courant, tournant d'eau. Un phoque y prend ses ébats. Je l'approche, le tire, il flotte en tournoyant près de la glace. Je me mets à plat ventre pour le saisir au passage, j'empoigne une nageoire, et commence à le soulever hors de l'eau. Il était de belle taille et lourd. Sous son poids, ajouté au mien, la glace du bord cède et je pique une tête dans l'eau. Je n'ai pas lâché mon phoque qui flotte toujours, ce qui m'aide à revenir à la surface, au bord du remous. Je jette mon fusil et mon dard sur la glace, appuie mon coude sur le fusil, sors le phoque de l'eau, saisis le dard, le lance en avant, tire, sa dent prend dans la glace et tient

bon. Je remonte sur la glace, hâle mon phoque jusqu'à mon iglou, me déshabille, entends la cloche du catéchisme, mais ne puis sortir. Le Père m'envoie un habit, je l'endosse et me voilà.

— Mais à quoi as-tu pensé quand tu étais dans l'eau?

— A rien, sinon que je ne devais pas manquer le catéchisme, si je ne voulais pas manquer le baptême.

On parla beaucoup de Maktar et de son phoque, dans le camp. Les convertis exultaient. Les païens, les sorciers surtout étaient absourdis: ils avaient cru et croyaient encore que la prière du barbu faisait fuir le gibier.

Et l'ours blanc se met de la partie. Un matin, vers la fin de la messe, on entend un vacarme de chiens aboyant à qui aurait le morceau. J'envoie le Frère voir ce qui se passe. Il y va, rentre aussitôt en disant: « un ours blanc ». Je me tourne vers Tuni:

— Prends mon fusil et tue-le. Personne autre ne bouge. Tuni sort, on entend un coup de fusil; Tuni rentre en disant: « merci », et se remet à genoux. La messe finie, j'abrège un peu mon action de grâces pour voir l'ours. Je ne vois que la peau pliée sur le charbon.

— Où est donc l'ours?

Le Frère de répondre:

— Ils l'ont débité, chacun a eu sa part, s'est mis à manger sur place, et est allé terminé son déjeuner à l'iglou.

Dans la journée, un païen entre:

— Si tu veux prier comme ça tous les matins, moi aussi je prierai avec vous autres.

Sans doute voulait-il plaisanter.

— Eh! tu vois bien que la prière ne fait pas fuir le gibier. L'ours de ce matin est venu à la porte de la chapelle, pendant qu'on y priait.

Ce fut un de mes meilleurs sermons, car mon homme se mit à réfléchir.

Et mon caribou! C'était avant leur conversion par la Petite Thérèse. Vers 1 heure ou 2 de l'après-midi, un Esquimau arrive de son camp, loin dans le sud. Il n'y a de caribous nulle part, tout le monde jeûne.

— Tu n'as vu qu'un seul caribou en route?

— Oui, un seul hier après-midi, ce doit être un blessé resté en arrière. Il faisait calme, il nous a entendu crier après nos chiens, il a bondi et s'est enfui en galopant. Nous avons vu ses pistes, mais inutile de le poursuivre.

— Quelle direction a-t-il prise?

— Plein nord, comme nous, mais à distance.

— Vous avez campé tard?

— Après le coucher du soleil.

— Il a dû vous entendre et fuir tant que vous marchiez?

— Bien probablement.

Je calcule la distance et le temps écoulé. Il doit être en tel et tel parage. Je prends mes habits de chasse, mon fusil, mon sac contenant cartouches, couteau, lime, et me voilà prêt.

— Vas-tu chercher ce caribou là?

— Puisqu'il n'y en a pas d'autres.

— Nous avons bien faim de viande fraîche, mais c'est bien inutile de chasser aujourd'hui. Il fait tellement calme que le caribou entend les pas du chasseur et fuit sans arrêt.

En tout cas, j'y vais. Il est deux heures, la maison est pleine d'Esquimaux qui jasant avec le Père Leblanc. A 5 heures je suis de retour et les Esquimaux sont encore là. Sur leur visage, un sourire quelque peu moqueur.

— « Et ton caribou? ».

— « Il n'y en avait qu'un ».

On rit. La femme de notre engagé ôte mes souliers de chasse à semelles de peau très poilue, pour assourdir le bruit des pas. Tout d'un coup, elle prend un des souliers, le sent, goutte au poil de la semelle et crie:

— « Il a tué le caribou, il l'a eu ».

Mon soulier fait le tour de la salle. Incroyable, mais vrai.

— Comment avez-vous pu l'approcher?

— J'ai fait une prière pour aller dans la bonne direction, je l'ai vu, et fait une autre prière pour bien viser et je l'ai eu.

On court à mon sac de chasse, on y voit la langue et les rognons. Plus de doute. J'explique alors que la prière est bonne pour la chasse. Mais la Petite Thérèse ne les avait pas encore convertis. Ils en conclurent seulement que j'avais usé de magie, parlé au diable, comme disent les Canadiens. Mais après leur conversion, ils se rappellèrent la chose, et à la chasse comme à la pêche, ils priaient en vrais chrétiens.

Dans leurs visites à la chapelle, les catéchumènes parlaient à Jésus, à la Petite Thérèse comme s'ils les voyaient. Quelle confiance, quel amour! Après leur entretien avec Jésus et Thérèse, ils se mettaient à chanter un cantique, déversaient leur cœur. Le chant a toujours été la plus haute expression de la piété. Ils voulaient tout savoir de la religion pour tout observer. Un soir, au catéchisme, une femme me demande :

— Est-ce jeûne aujourd'hui?

— Non, c'est demain.

La voilà qui s'esclaffe de rire, et montrant son mari :

— Il n'a pas voulu me croire ce matin. Il a jeûné, est allé à la chasse, il n'a rien mangé encore, et cela ne compte pas, il faudra qu'il jeûne encore demain.

— On n'en meurt pas, dit le mari.

Pendant leur catéchuménat, un païen endurci et moqueur mourut de façon tragique; tout le monde y vit une punition de Dieu. C'était un dimanche. Les catéchumènes sont à la porte de la chapelle, attendant l'heure de la messe. Ce païen, arrivé la veille, s'en retourne à son camp. Il fait un léger détour pour apostropher mes gens.

— « Tas d'imbéciles, ne voyez-vous pas que c'est un jour idéal pour la chasse au morse? Temps clair, une légère brise qui vient du large, donc pas de danger que la glace se détache des bords. Avant-midi, j'en tuerai des morses, et vous, vos prières ne vous serviront de rien ».

Un silence suit ces paroles, personne ne bouge, il part avec les deux jeunes gens qui l'accompagnent. A midi, il était mort. Les deux jeunes gens nous donnèrent les détails. Après une demi-heure de marche, ils aperçurent un gros morse étendu sur la glace. Ils l'approchent facilement, notre homme le harponne, l'animal plonge en verticale rapide, la ligne de 10 mètres de long se déroule rapidement. Elle relie la tête du harpon dans le corps du morse aux chasseurs qui tous trois halent de toute leur force. Ils s'arc-boutent raidis aux aspérités de la glace sur laquelle ils sont étendus. Un morceau de cette glace se détache, part à la dérive. Nos jeunes gens ont juste le temps de sauter en arrière sur la glace solide. Mais la ligne enroulée autour du bras du chasseur, et fortement serrée, l'empêche de se dégager. Le morceau de glace bascule. Le chasseur pousse un cri terrible et disparaît. Il n'était pas encore midi, l'Angélus n'avait pas sonné.

— « Il n'aurait pas dû se moquer de ceux qui prient comme le barbu » dirent les jeunes. Beaucoup d'Esquimaux pensèrent de même. Nos catéchumènes se sentirent encore affermis dans leur foi.

Ils persévérèrent si bien pendant les huit mois et demi de leur catéchuménat, que je les baptisai enfin le 2 juillet 1917. Quel beau jour pour eux, pour moi, pour les Missions Oblates du Grand Nord, pour le Vicariat du Keewatin et son évêque, pour l'Église.

Il n'était plus question de fermer la Mission des Esquimaux. Ste Thérèse-de-l'Enfant-Jésus l'avait sauvée. On ne pouvait s'y méprendre. On ne saurait dire la joie de *Mgr Charlebois*. Il résolut de visiter cette mission, sa mission qu'il avait tant à coeur. Bientôt

après il entreprit un voyage par l'intérieur des terres jusqu'à la rivière Nelson. De *Nelson* vers *York Factory*, voyage de misère pendant lequel il échappa à l'enlissement dans les sables mouvants, y laissant son anneau pastoral. Il arriva enfin à *Churchill*, mais le bateau était parti. Impossible d'aller à *Chesterfield*, la mission de son coeur. Il ne put se reprendre et réussir qu'en 1923.

IV. Pluie de Roses.

Après le baptême de mes convertis, la Petite Thérèse leur prodigua ses faveurs. Dans l'hiver qui suivit son baptême, Thérèse, la première jeune fille baptisée sous ce nom était campée à *Ranken Inlet*, avec sa famille, sur la glace près de l'eau de la mer, de sorte que les chasseurs pouvaient de leur iglou apercevoir et tirer les phoques qui montreraient le nez. Un jour, elle vint à terre visiter des amis campés sur le rivage. Pendant son absence, une violente tempête s'élève, le vent vient de terre, la glace se détache, part à la dérive, emportant sa famille. Durant 4 jours et 4 nuits, l'ouragan soulève et broie les glaçons les uns contre les autres, en tout petits morceaux. Les amis de Thérèse lui disent :

— Ne pleure pas, nous prendrons bien soin de toi.

— Oh, vous autres païens, leur répond-elle, vous ne connaissez rien de la prière. Quand la tempête a commencé j'ai eu le temps de prier Sainte Thérèse. Je suis baptisée, toute ma famille est baptisée. Ils ont prié et ils prient eux aussi, ils reviendront.

Une telle simplicité fit sourire les païens, mais la tempête prit fin. Le vent se mit à souffler du large et toute la famille revint à terre sur le seul morceau de glace resté assez grand pour leur permettre d'y prendre place. Trois autres familles parties également à la dérive ne revinrent jamais. Pour ceux qui ont été témoins du broiement, de l'effritement des glaces par une tempête, ce fut un vrai, un grand mi-

racle, que le retour à la terre, saine et sauve, de la famille de Thérèse.

J'ai dit comment les convertis de la Petite Thérèse abandonnèrent chasse et pêche pour s'adonner aux instructions du catéchuménat, en vue du baptême. Comment réussirent-ils à vivre pendant plus de huit mois? Le fait est que *Tuni*, par exemple, obligé, vu la courte journée entre la messe et le catéchisme, de mettre ses pièges aux alentours du poste, prit assez de renards blancs pour nourrir sa famille, en traitant de la nourriture au poste de la Compagnie, pour éteindre ses dettes. Il put aussi s'acheter un réveil-matin afin de ne pas manquer la messe, et un accordéon pour apprendre à chanter les cantiques sans fausser. Les autres se tirèrent d'affaire également. Aucun ne vint crier famine à la mission. Il n'est ni chasseur, ni trappeur qui courrait le risque de passer tout l'hiver autour du poste, à moins d'être employé au service des blancs. Les convertis de la Petite Thérèse l'ont fait. Elle les a aidés.

Nos baptisés du 2 juillet 1917 n'étaient pas des païens baptisés. C'étaient des chrétiens, des catholiques baptisés. Leur prosélytisme était merveilleux. Ainsi *Tuni*, maintenant *Joseph*, copia son livre de prières et cantiques pour le donner à un Esquimeau *Netchilik* de la tribu la plus au nord. Il m'apportait aussi la liste de ceux qu'il croyait bien disposés. Quelques-uns quittèrent leur pays et vinrent à Chesterfield pour se faire chrétiens. Leur nombre augmentait notre confiance en la Petite Thérèse.

En 1921, on me donna un jeune Frère scolastique dont la santé ne lui permettait pas de poursuivre ses études de théologie. Il ne fera pas le voyage, disaient ceux qui le connaissent bien. Il fit le voyage, A Chesterfield, il entra en plein dans notre mentalité: confiance en la Petite Thérèse. Je lui fis la classe, en promenade, au grand air. Il tint le coup, se rétablit et il fut décidé que Mgr *Charlebois* viendrait l'ordonner prêtre en 1923. C'est ce qui fut fait

et le soi-disant mourant de 1921 vit encore, plein d'activité et d'oeuvres.

1923. Monseigneur *Ovide Charlebois* arrive donc à Chesterfield, muni d'un Indult permettant, en cas de nécessité d'ordonner le Frère *Lionel Ducharme* aux trois Ordres Majeurs le même jour, dans une seule cérémonie. C'est que le *Nascopie* jette l'ancre, en haut d'une petite baie bien fermée de deux côtés mais grand ouverte au vent du large. En une demi-journée, il décharge tout son cargo pour la Compagnie, pour le Poste de Police et pour la Mission. Et en route pour les autres postes qu'il doit ravitailler avant l'hiver. Tous, nous prions la Petite Thérèse :

— « Envoyez donc une tempête qui empêche le *Nascopie* de débarquer son cargo et de s'en aller de suite ».

La tempête ne se fait pas attendre. Monseigneur est à terre, avec nous. L'Ordination a lieu. Un sorcier païen en est témoin.

— Tiens, dit-il, l'évêque a une grande tonsure, mais la mienne est plus grande que la sienne. (Les vrais sorciers portent la tonsure).

— Oui, rétorque un chrétien, mais l'évêque n'a pas de femmes, il ne vit que pour les âmes. Tout à l'heure, d'un tout petit frère, (allusion à la petite taille du P. Ducharme) il a fait un prêtre, un Père. Toi tu as deux femmes, deux soeurs s'il vous plaît, peux-tu en faire autant?

Notre sorcier n'y comprit rien et ne répondit pas. Il était venu pour comparer la magie de l'évêque à la sienne. Il resta bouche bée. C'était le 12 août 1923. Dans l'après-midi, les catéchumènes qui devaient être baptisés le lendemain, firent promesse solennelle à l'évêque de vivre en vrais catholiques, toute leur vie. Ils sont baptisés solennellement le 13, après la messe du nouveau prêtre, et 16 Esquimaux furent confirmés. Ce qui impressionna le plus Monseigneur c'est la manière dont se conduisaient les nouveaux bapti-

sés et confirmés. On eut dit des gens habitués de longue date aux cérémonies de l'Église. Même les enfants reflétaient sur leur visage et par leur maintien l'intelligence qu'ils avaient de leur responsabilité comme chrétiens. Les demandes de baptême affluaient. Une tempête providentielle retint le bateau à l'ancre pendant toute une semaine. Quand il partit, Monseigneur emporta dans son coeur un tel souvenir de l'intervention de la Petite Thérèse dans la conversion des Esquimaux, qu'il décida de fonder une seconde mission l'année suivante, dédiée celle-là à la Petite Thérèse de l'Enfant-Jésus, et, en plus conçut l'idée de faire pétition au Saint-Père pour qu'Il déclare la Petite Thérèse *Patronne de toutes les Missions*.

V. Nouvelle division ecclésiastique.

Il écrivit un opuscule sur cette première Mission esquimaude. Il parut en 1924, parvint à Rome et fit sensation. J'arrivai là en décembre 1924 comme représentant de l'*Exposition Missionnaire du Vatican*. Son Éminence le Cardinal *Van Rossum*, Préfet de la Congrégation de la Propagande, me mande, me fait *Préfet Apostolique de la Baie d'Hudson* avec juridiction indépendante de l'évêque du Keewatin (décembre 1924, le Décret fut publié dans les *Acta* en 1925, année de la canonisation de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus). Qui eût cru la chose possible, dix ans auparavant, en 1915, alors qu'il était question de fermer la première mission et de ne me donner qu'un an de répit! Oui, vraiment, la Petite Thérèse avait sauvé les *Missions Esquimaudes*.

Tel avait été le rôle de la Petite Thérèse chez nous. Maintenant, Mgr Charlebois mit en exécution son idée de faire déclarer *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Patronne de toutes les Missions*. Une requête fut envoyée au Saint-Père, portant la signature de tous les Ordinaires canadiens. Le Saint-Père la retourna, disant:

— Faites signer cette pétition par tous les évêques missionnaires.

Cela fût fait. Évêques et missionnaires signèrent, chacun relatant les faveurs extraordinaires et les miracles opérés par la Petite Thérèse en faveur de leurs missions. Et sainte Thérèse fut déclarée, constituée Patronne de tous les missionnaires et de toutes les missions catholiques dans le monde. Tel fut le résultat de l'intervention miraculeuse de Thérèse dans la conversion des *Esquimaux* à *Chesterfield Inlet*. Nous ne fîmes aucun tapage-réclame autour de ce fait vraiment miraculeux, et cela explique que cette scène ait été reproduite dans la crypte même de Lisieux, comme ayant eu lieu en Alaska.

Il y a encore des gens, et beaucoup aux États-Unis qui en entendant le mot *Esquimaux* ne pensent qu'à l'Alaska où il n'y a qu'une infime poignée de métis que *Rasmussen*, lui-même métis esquimaux, ne peut comprendre, alors que chez-nous, à la Baie d'Hudson et au Mackenzie il passait pour un pur Esquimaux. Il vécut trois mois avec nous, et je sais ce que je dis. Sa mère était une Esquimaude par vrai mariage avec son père, ministre Luthérien au Groenland.

Mgr Charlebois emportait de Chesterfield le désir et le projet bien arrêté de fonder une seconde mission esquimaude. Ce fut fait en 1924, à l'automne. J'étais à Rome pendant que le Père *Ducharme* et le Frère *Girard* construisaient la maison-chapelle au *Cap Esquimaux*. Je vis le Saint-Père et lui dis que la seconde mission avait été dédiée à Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus même avant sa canonisation tant j'étais certain qu'elle aurait lieu. Et le Pape de me dire bien affectueusement : « télépathie entre vous et moi ».

Sainte Thérèse ne pouvait oublier sa mission. Au Cap Esquimaux, la jeune femme d'*Akpakoluk*, chasseur influent, se mourait de tuberculose ; un docteur de passage disait qu'elle crachait son second pou-

mon. Akpà était au désespoir : par suite de l'infanticide des bébés-filles, il y avait au Cap 21 jeunes gens adultes pour une seule fille à peine nubile. (Les Esquimaux avaient de nombreux enfants, mais les famines périodiques les d  cimaient. Il fallait avoir moins d'enfants, si on espérait pouvoir les nourrir. C'est pourquoi les bébés-filles disparaissaient dans les huit premiers jours de leur naissance, avant qu'on leur ait donné un nom). Le père dit à Akpa :

— Si Sainte Thérèse guérit ta femme, te feras-tu catholique ?

— Si elle fait cela, je me ferai catholique pour tout de bon.

On commence une neuvaine. En quelques jours, sa jeune femme était guérie et tout l'hiver elle marchait et courait devant les chiens de son mari.

— « Thérèse lui a fait une paire de poumons tout neufs », disait Akpakoluk. Il se fit catholique pour tout de bon.

Le fait suivant est la plus inexplicable des interventions de la Petite Thérèse en faveur des missions esquimaudes. C'était en 1925. Mes confrères du Petit et du Grand Séminaire au diocèse de Bayeux et Lisieux, apprenant que j'avais été nommé Préfet Apostolique et avais fondé une mission, dédiée celle-là à la Petite Thérèse, se cotis  rent pour m'envoyer une statue de la Petite Fleur, grandeur naturelle, des ornements, calice, ciboire, chandeliers, etc., etc. en tout 10 caisses.

La *Compagnie de la Baie d'Hudson* envoyait, cette année là, deux navires au nord : le *Nascopie*, amarré du côté-amont du quai et le *Bay Eskimo*, amarré du côté-aval. Les petits trains du port apportaient les marchandises à chaque bateau ; chacun des articles portait bien en évidence le nom du navire sur lequel il devait être chargé, et le comptable en chef vérifiait la destination, afin d'établir le connaissement que le capitaine signait en dernier lieu. Mes dix caisses durent être mises à fond de cale, sur le *Bay*

Eskimo, comme étant les dernières que le bateau déchargerait.

Les deux bateaux partirent ensemble. Le voyage fut dur et lent à cause des immenses champs de glace que la marée montante serrait solides, emprisonnant le *Bay Eskimo*, que le brise-glaces *Nascopie* ne put délivrer. A port *Burrwel*, nous vîmes le *Bay Eskimo* qui s'était dégagé des glaces à marée baissante et déchargeait de sa marchandise. Puis il partit pour *Chimo*, au fond de la Baie Ungava, dans le sud. Et nous, sur le *Nascopie*, nous filâmes franc ouest dans le Détroit d'Hudson. Le lendemain après-midi, je m'aperçois que nous revenons en arrière, franc est.

— Vous avez oublié votre pipe? dis-je au capitaine.

— Le *Bay Esquimo* est en train de couler. Dieu veuille que nous puissions sauver équipage et passagers.

Ce fut une nuit horrible: vent et pluie de tempête, le *Nascopie* buttant, culbutant la glace, à toute vitesse, la vigie scrutant en vain l'horizon dans la nuit noire. Enfin, le matin, un signal, un tourbillon de fumée noire monte haut dans les airs. Il ne sont pas tous noyés, Dieu merci! Une heure après, on arrive à eux. Ils sont tous là sur un morceau de glace flottante. Aucune trace du bateau. Il avait été si fortement coincé dans les glaces que les boulons qui tenaient les plaques ensemble avaient faibli, puis cédé dans les vagues de la tempête. Tous les rescapés montent à bord avec nous. Le *Nascopie* les reconduit à *Port Burrwell*, et va au large de l'océan pour pouvoir communiquer par sans-fil avec le bureau chef de la compagnie et en recevoir des instructions. En même temps, ils télégraphiaient au Rév. Père Joseph Guy, O.M.I. (plus tard Mgr Guy) notre homme d'affaire à Ottawa, lui disant que les caisses venues de France étaient perdues dans le naufrage, et l'informant qu'un autre bateau partirait de St-John, Terre-neuve, plus tard. Et le *Nascopie* reprit sa route vers

Churchill et *Chesterfield*. Capitaine et officiers ne me cachèrent pas la chose. Ce fut un dur coup, c'est vrai, mais pouvions-nous refuser une épreuve après avoir reçu tant de bienfaits? Une quinzaine de jours encore et nous voilà au *Cap Esquimau*. Les marins ouvrent les soutes, prêts à décharger le navire. Mais quoi? Comment? Qui les a mises là? Mes dix caisses de France, de Lisieux, bien sèches, sans trace d'eau douce ni d'eau de mer. On va au con-
naissancement du capitaine.

— Ces caisses n'ont pas été mises à bord, à Montréal. Mais elles sont ici à bord.

— Qui les y a mises?

— Pas vous, capitaine?

— Pas de farce, hein? Des histoires comme ça, ça m'énerve.

— Ces papistes-là vont crier au miracle, si vous ne voulez pas ou ne pouvez pas expliquer le transbordement de cargo, à l'insu de tout votre personnel, sur votre propre bateau.

— Ces caisses sont bien marquées: *R.C.M. Eskimo Point*. Délivrez-les à la Mission et fichez-moi la paix.

On les délivra à la mission, mais les commentaires continuèrent bon train. C'était trop inexplicable.

Mais nous, simplistes, pensâmes que la Petite Thérèse n'avait pas permis que sa statue allât au fond de la mer pour y rester à rien faire. Sa place était sur l'autel de sa mission du *Cap Esquimau*. Elle y est. Ce qu'elle y a fait? C'est là, au Cap Esquimau, que naquit et fleurit la première vocation à la vie religieuse. Soeur *Pélagie* est la fille du premier Esquimau du Cap, *Joseph Okatsiar* baptisé à cette mission. Okatsiar était mon grand ami, mais ce n'est certainement pas moi qui lançai l'idée de la vocation religieuse pour les filles, alors qu'à cette époque je voyais 21 grands jeunes gens pour une seule fille à peine nubile. Son exemple en attire d'autres. Aux dernières nouvelles, il y a une novice: Soeur *Blan-*

dine fille de *Victor* le premier jeune homme Esquimaut qui sincèrement et affectueusement me dit : mon père.

Non moins inexplicable, au point de vue nature, fut la conversion d'un vrai nid de sorciers en face de *Promise Island* 40 milles au nord de Chesterfield. Le Chef-Sorcier était *Talleriktok* (the man with a strong right arm). Nature fruste, d'apparence mal soignée, voix de stentor qui imposait le silence dans tout rassemblement, et aussi de ricanement nerveux, hystérique même qui commandait le respect des jeunes; *Talleriktok* était un adversaire que je ne souhaitais pas rencontrer en discussion. Son ricanement perpétuel tuait toute chance de raisonner avec lui. En 1929, me rendant à Rome, je demandai aux communautés et couvents du Canada et des États-Unis de prier spécialement pour la conversion du nid de sorciers que je n'osais attaquer de front. Le Père *E. Fafard* était supérieur de la Mission de Chesterfield. Il reçut un jour une lettre d'une jeune fille païenne vivant en ce milieu. La lettre disait :

— « Père, viens vite me baptiser. Je vais mourir et je veux mourir pour obtenir la conversion de ma famille. Une fois au ciel j'obtiendrai cela de Jésus ».

Le Père attelle ses chiens. Les bordures de glaces enchevêtrées le long du rivage retardent sa marche. Tout d'un coup un jet de lumière part du ciel et illumine un iglou. Il y va, entre et voit la mourante qui, de toute l'ardeur de son âme, demande le baptême. Elle va et veut mourir pour convertir sa famille. Le Père la baptise. Immédiatement, une lumière surnaturelle l'enveloppe, la surnaturalise. Dans l'iglou de ces sorciers, tout change : oh qu'elle est belle, qu'elle est douce, et gentille, et souriante, invitant tout le monde à s'approcher d'elle. Ils y vont, mais elle expire, et la beauté surnaturelle reste avec elle. Par sa mort, elle a conquis tout le monde. Ils la gardent trois, quatre jours, ne pouvant se séparer d'elle. Mais enfin, on la porte à la Mission, on la

dépose à la chapelle. Tout le monde accourt. La lumière surnaturelle l'enveloppe encore et son sourire est si vivant et si céleste. Les enfants de l'hôpital restent là, comme en extase.

— « Allons, les enfants, venez manger » dit la soeur.

— « Non, nous voulons mourir pour aller au ciel avec elle. Elle est si bonne, c'est notre Thérèse à nous ».

Et ces enfants se mirent à la prier au lieu d'aller manger. Tout cela prit fin évidemment, mais quelles pieuses funérailles pour cette petite *Thérèse* de Chesterfield Inlet. J'entendis ce rapport de la bouche même du Père *Tibert*. Je n'ai pas de rapport écrit sous la main, mais je suis sûr que j'ai donné ici la note juste. Je dois ajouter qu'à mon retour d'Europe, en débarquant à Chesterfield Inlet, le premier Esquimau que je remarquai fut mon *Talleriktok* criant à tue-tête, mais sérieusement, cette fois :

— « Je suis baptisé. Je reçois Jésus à la messe. Es-tu content de moi ? ».

Si je l'étais ! Les prières des communautés avaient fait ce miracle. Je ne pouvais voir de mes yeux le changement opéré dans cette âme, mais la voix n'était pas la même ; c'était de la sincérité au lieu du ricanement. Quand il se mit à genoux pour baiser mon anneau, je sentis qu'il avait renoncé au démon et s'était donné à Jésus pour toujours.

En 1916, alors que le sort de la première mission était dans la balance, je résolus d'étudier de plus près la mentalité religieuse de mes Esquimaux. Et voici ce que je découvris : leur attachement à leur religion païenne était bien le plus grand obstacle à leur conversion. Leur religion était la religion de la crainte des mauvais esprits. Soit. Mais quand un mauvais esprit ne répondait à l'évocation, on recourait à un autre.

— A un autre pire que le premier ?

— Mais non, à un autre moins mauvais, meilleur si vous voulez.

— Il devait alors y en avoir un qui était bon?

Marguerite, une catéchumène, m'interrompt :

— Oh! j'ai toujours été sûre qu'il devait y en avoir un qui était bon. Quand mon mari, parti à la chasse, ne revenait pas, que je craignais pour mes enfants, je me suis souvent écriée: « Il doit y en avoir un qui est bon, qu'il m'entende celui-là et nous sauve ». Cela me calmait. Que je suis contente de savoir aujourd'hui qu'il y en a un qui est bon. Son nom, c'est Jésus?

— Oui, aime-le de tout ton coeur.

— Bien sûr que je l'aime, maintenant que je le connais. Son nom c'est Jésuse?

— Oui.

Ce jour-là, le nom de Jésus (Jésuse) fut glorifié par les premiers convertis de la petite Thérèse.

Les parents des enfants esquimaux avaient soin d'élever ceux-ci religieusement. Le papa partait-il à la chasse en mer? Ses chiens attelés, prêt à partir, il se tourne vers l'iglou: « ne touche pas aux peaux de caribou, aujourd'hui ». Il part. L'enfant a entendu, il a compris.

— Maman, je n'ai pas de mitaines pour aller jouer dehors. Tu ne veux pas m'en faire?

— C'est défendu de travailler les peaux de caribou, quand ton père est à la chasse au phoque.

— Qui a défendu cela, maman?

— Un esprit, maître de notre vie. Tu ne veux pas que ton père meure aujourd'hui par ma désobéissance aux esprits?

— Non.

— Alors, s'il fait trop froid, ne va pas jouer dehors, reste avec moi.

— Oui, maman.

Et les baisers de la mère et les caresses du père quand il rentre, heureux, de sa chasse, font bien plus que les « aux catéchismes, les enfants » des maîtres ou maîtresses d'école, ou vicaires qui ne sentent pas tant le besoin de la prière pour survivre aux difficultés de la vie quotidienne. Et le soir, quand tout

le monde s'endort, la grand-mère raconte des histoires d'autrefois: Il y avait une fois, un chasseur: il s'appelait le « Maître des Phoques » et sa femme s'appelait « la meilleure couseuse ». Un jour, vers le soir, ils voyageaient sur la glace, près de l'eau... Tout le monde dort. Le matin, les enfants s'éveillent: « Grand-mère, qu'est-il advenu du meilleur chasseur et de la meilleure couseuse? — Mes enfants, un tourbillon de vapeur les a enveloppés, ils sont disparus. La déesse de la mer s'est vengée d'eux, car ils étaient habillés de peaux de caribou. Ils ont disparu ».

A un Esquimau qui porte ses cheveux longs, jamais coupés depuis sa naissance, je propose de les lui couper.

— Non.

— Je te donnerai un fusil?

— Non.

— Un canot?

— Non.

— Une machine à coudre pour ta femme?

— Non.

— Pourquoi ne veux-tu pas que je te coupe les cheveux?

— A ma naissance, le sorcier a dit: « ne lui coupez jamais les cheveux, son esprit protecteur serait offensé ». Si je désobéis à mon esprit protecteur, mon âme sera punie dans l'autre monde.

Pouvais-je trouver une définition du péché plus conforme à la nôtre: désobéissance à Dieu avec punition en ce monde ou en l'autre? Il ne s'agissait plus de se moquer des tabous, mais de s'en servir au profit de la vraie religion. C'est ce que je fis.

VI. Etonnant développement des missions Oblates chez les Esquimaux.

Impossible aux blancs de vivre sans feu, à la viande et au poisson cru en ce pays le plus froid du monde, le pays des Esquimaux. La Compagnie de la Baie

d'Hudson était fort avide de fourrures, témoin sa devise: *Pro Pelle Cutem* c.à.d. prêt à donner sa peau pour une fourrure. Mais pendant 242 ans, elle n'osa pas fonder un seul poste de traite avec employé résident. Il eut fallu du charbon de Pensylvanie ou d'Écosse à plus de \$125.00 la tonne de 1000 kilos; \$75.00 le fret, de Montréal à Chesterfield seulement, plus \$ 40.00 ou \$ 45.00 additionnels pour le fret de Chesterfield aux postes les plus voisins et \$ 90.00 extra pour le poste plus éloigné de *Iglulik*.

Mais « impossible » n'est pas Oblat quand il s'agit des Esquimaux. En voici la preuve:

1. En 1912, première fondation à *Chesterfield Inlet* dont on disait qu'elle serait un lourd fardeau pour le Vicariat, sans espoir d'en ouvrir d'autres.

2. En 1924, la Préfecture Apostolique ouvre la mission de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus, au *Cap Esquimau*.

3. En 1926, Fondation de la mission Saint-Joseph, sur l'île *Southampton*.

4. En 1927, fondation de la mission Saint-Paul, à *Baker Lake*.

5. En 1929, fondation de la mission du Sacré-Coeur, à *Pond Inlet*.

6. En 1930, érection de l'hôpital de Ste-Thérèse de l'Enfant-Jésus, à *Chesterfield*.

— Fondation de *Churchill* résidence épiscopale. église, hangar...

7. En 1931, arrivée des Rév. *Soeurs Grises* venant de Nicolet, province de Québec.

— Création du *Vicariat Apostolique* de la Baie d'Hudson.

8. En 1932, fondation de la mission de Notre-Dame-des-Neiges, à *Repulse Bay*.

— Sacre du Vicaire Apostolique, à *Montréal*.

9. En 1933, fondation de la mission St-Etienne, à *Iglulik*.

10. En 1936, fondation de la mission Ste-Anne, à *Wakeham Bay* dans le Détroit d'Hudson.

11. En 1937, fondation de la mission Saint-Pierre, à *Pelly Bay*.

12. En 1938, fondation de la mission Notre-Dame du Cap, à *Ivuyivik*.

13. En 1940, fondation de la mission Sainte-Marie, au *Cap Dorset*.

Mais où le Père Turquetil, *fondateur* de Chesterfield, puis *Préfet Apostolique* et finalement *Vicaire Apostolique* de la Baie d'Hudson, trouva-t-il les moyens de financer toutes ces fondations? Ses grands bienfaiteurs furent, au début: Les *Petites Annales des O.M.I.*, Paris, revue mensuelle. Les *Missions des O.M.I.*, revue annuelle, Paris et Rome. La *Maison Générale des O.M.I.* qui céda généreusement aux Oblats de la Baie d'Hudson, son droit aux honoraires de leurs messes.

Après 1916: États-Unis; Mgr *Freri* et ses successeurs à la Propagation de la Foi. Mgr *Curley*, Keough, Ireton et au Canada les dons particuliers des fidèles, amis de sainte Thérèse. Les honoraires de messes nous permirent de vivre. Ils permirent au Préfet, puis au Vicaire Apostolique d'acheter successivement 3 bateaux: le *Thérèse*, 12 tonnes, le *Pie XI*, 75 tonnes, le *M. F. Thérèse*, 105 tonnes. qui ravitaillèrent les missions à peu de frais.

Et chacun y mit du sien: on apprit à construire de façon à supporter les 45 à 50 degrés sous zéro, à échapper à l'asphyxie par 55, 60 sous zéro alors que l'air tiède du feu couvant sous la cendre toute la nuit se congelait de bon matin dans les tuyaux qui sortaient du toit, les coiffant d'un chapeau de glace solide qui les bouchait hermétiquement. Aux deux premières missions, on n'échappa que de justesse à l'asphyxie. Dans le grenier on tenait 4 feuilles de tuyau bien emboutées prêtes à remplacer celles qui gelées s'enlevaient d'un coup de main. Alors on activait le feu et la flamme ne gela jamais.

Le prosélytisme des premiers chrétiens causa la conversion de nombreux païens et donna lieu à di-

verses fondations. *Pierre Maktar*, le second des baptisés de 1917 fut l'apôtre de Chesterfield. *Joseph Tuni*, le premier des convertis de 1916 fut celui des *Aiviliks* de *Repulse Bay* et des *Netchiliks* de *Pelly Bay*. Ces Esquimaux eurent leur mission chez eux, par après.

Revenant de ces pays du nord, Joseph apportait une liste de noms d'Esquimaux qu'il disait bien disposés à venir à Chesterfield Inlet afin d'y être baptisés. Un voyage de 600 à 700 kilomètres.

Durant l'année 1921-22, toute la population de Chesterfield vint régulièrement aux offices-catéchismes du dimanche. On reconnaissait immédiatement les païens qui de temps à autre venaient à la chapelle par curiosité. Gênés, regardant à droite et à gauche pour savoir quoi faire, étonnés de voir tout le monde recueilli, sans distraction et parfaitement à l'aise et apparemment heureux. C'étaient pourtant bien des Esquimaux, tel le païen lui-même, la plupart ses amis tout récemment encore et aucun ne se moque de lui. Tous sont gentils à son endroit. Ce n'était donc pas vrai que prier avec le barbu portait malheur. Et le non-baptisé se sentait heureux et se promettait de revenir quand il pourrait. Nous pouvions lire cela sur son visage. Mais aucun de nous ne le pressait de demander le baptême. Ayons confiance en la petite Thérèse. Comme disait Mgr *Durieu*, O.M.I., de la Colombie Britannique.

— « Il est infiniment mieux d'avoir quelques bons chrétiens que d'avoir beaucoup de païens baptisés ».

En 1937, nous célébrâmes le jubilé d'argent de la fondation de la première mission. Un archevêque, trois évêques, un Oblat de Rome représentant le Très Rév. Père Général, Mgr Blair président de la Catholic Church Extension Soc., trois Oblats Provinciaux, le président du Comité des Missions indiennes Oblates, à Ottawa, plusieurs prêtres amis des missions, assistaient à ces fêtes; je dis à ces gens en dignité d'occuper les bancs du fond de la chapelle, d'où ils pourraient mieux voir la tenue de nos gens

pendant la grand-messe. Au début de l'Office, du jubé au-dessus d'eux éclate le Kyrie Eleison, avec les voix fraîches et joyeuses des enfants; d'en-bas, les voix d'hommes, de femmes, de jeunes gens répètent Kyrie eleison avec le même accent de joyeux enthousiasme. Et ainsi de suite au Gloria, Credo, Sanctus, Agnus Dei. Seul le « Oremus pro Pontifice Nostro Pio » fut chanté en esquimau, avec ardeur lui aussi, le tout sans le lire. Et les mouvements de l'assistance; debout, à genoux, assis, exécutés dans un ensemble parfait sans signaux ni gestes de maître de cérémonie. L'attitude tout entière dénonçait une piété profonde, une prière intense.

La Liturgie, puissant moyen de conversion.

J'ai maintes fois été témoin de l'effet produit par la liturgie sur un païen qui pour la première fois de sa vie assistait à une grand-messe. Il a vu les chrétiens entrer à la chapelle. Quelque chose lui dit qu'ils ne le mangeront pas. Il entre, trébuche à la demi-marche du seuil, paf! il a un pied dedans. Au bruit, personne ne s'est retourné et personne ne bouge, mais une main amie l'invite à s'asseoir: c'est celle du chrétien qui a pris place tout près de la porte. Elle l'attire doucement. Il se laisse faire, s'assied près du chrétien qui lui fait signe de ne pas dire un mot. Ce grand silence l'impressionne, mais voici qu'entrent les enfants de chœur, porte-croix en tête, acolytes, cierges allumés sur les bras, un autre avec encensoir, puis un autre avec bénitier, choses qu'il n'a jamais vues, et le prêtre avec l'aube et la chape. Immédiatement, tous sont debout comme un seul homme, génuflexion du prêtre à l'autel avec génuflexion de tout le monde, puis debout, *Asperges me*, et en haut au jubé les petites filles chantent; en bas, tout le monde répond au chant, même les enfants. Tiens, le prêtre quitte la chape et revêt la chasuble, la messe commence. Mon païen est bien décidé à rester jusqu'à la fin pour voir et entendre tout ce qu'il a à voir et enten-

dre. Ce qui le frappe le plus, c'est la réponse chantée plusieurs fois au *Dominus vobiscum* du prêtre : *Et cum spiritu tuo*. Il sait l'air déjà. Il apprendra les paroles bientôt. Les chrétiens, Esquimaux comme lui, chantent cela avec tant de bonheur dans la voix. Oh ! qu'il voudrait donc pouvoir chanter comme eux. Sa première assistance à une grand-messe a fait de lui un catéchumène. Surtout, au sortir de la messe, quand les chrétiens, avec des paroles cordiales lisant une émotion profonde sur son visage, l'invitent à revenir, apprendre à prier et être baptisé. Si tu savais comme on est heureux. Il est encore païen, c'est vrai, mais il est homme et la loi naturelle a mis en lui une disposition, du moins latente, à connaître Dieu, l'aimer et le chanter avec bonheur. Cette disposition, élément de la loi naturelle, il en a conscience maintenant. Le catéchisme la lui fera sentir plus vivement et il deviendra l'un de nos catholiques de la petite Thérèse qui aiment tant la prière du cœur : le chant.

Chacun des assistants me rappelait cette parole d'un enfant de chœur que je trouvais un jour en larmes au pied de l'autel :

— Qu'as-tu donc à pleurer ?

— J'étais un peu en retard, un tel a mis la soutane et le surplis et à répondu la messe, répond-il à travers ses sanglots.

— Mais tu as assisté à la messe, tu as communie ?

— Oui, mais on prie mieux tout près du prêtre et de Jésus.

Nos dignitaires n'en revenaient pas. Un archevêque s'écria :

— « Mais c'est absolument merveilleux. Nous ne voyons pas cela dans les vieilles paroisses de nos diocèses. La petite Thérèse a fait du bon travail ici ».

Ce n'était pas seulement à Chesterfield Inlet que la piété et la prosélytisme de nos chrétiens convertissaient des païens. A Iglulik, 700 kilomètres au nord-est de Chesterfield, quelques Esquimaux avaient par hasard rencontré là des chrétiens de Chesterfield

qui leur firent du catéchisme. Ceci se passait en 1930. Ceux-ci écoutèrent avec bonheur, copièrent le livre de prières et cantiques, l'apprirent par coeur et retournèrent à leur campement aux *Iles Iglulik* où le Père de *Pond Inlet* les suivit en 1931. Après un premier séjour, il fit rapport de 22 baptêmes, 11 mariages, 2,387 communions. Il retourna à Pond Inlet et l'année suivante, en 1932, revint à Iglulik pour y demeurer plus longtemps. En décembre il écrivait à son évêque :

— « Il y ici des Esquimaux qui sont de parfaits catholiques et, comme vous le savez par expérience, il est difficile de trouver matière à absolution dans leurs confessions ». Le Père demandait la permission de rester à Iglulik, si l'évêque en faisait officiellement une mission. L'évêque accéda à la demande du Père. La huitième mission était née, issue de Chesterfield Inlet.

Les chrétiens esquimaux prient les uns pour les autres.

En janvier 1935, par un froid de plus de 55 sous zéro, deux Esquimaux, dont l'un, jeune homme de 17 ans, partent à la chasse au phoque. A cette température, la partie de la mer qui n'est pas gelée au large, fume comme un immense four à chaux. Mais ce jour-là, le vent de terre chassait au loin toute fumée ou nuage noir, et nos chasseurs jouissaient d'un beau temps clair pour traverser les 7 ou 8 kilomètres qui les séparaient de l'eau, libre de toute glace. Ils s'étaient éloignés l'un de l'autre lorsque soudain le vent changea. Un brouillard épais les enveloppe, ils ne peuvent voir leurs mains. L'ainé appela; point de réponse. Il tire du fusil. Rien. Le son ne se propage pas en pareil brouillard. Tâtonnant, trébuchant, il arrive au rivage mais son jeune compagnon n'est pas revenu. De toute la nuit, il ne revient pas. Le lendemain, tout le monde disponible est sur la glace à la recherche du jeune chasseur.

Esquimaux de la Baie d'Hudson, parce que je suis l'un des tout derniers vivants, qui puisse en rendre témoignage. Bien que de nombreux écrits me manquent ici, à Washington, où tout est anglais, je l'ai fait de mon mieux avec un opuscule des *Missions des Oblats*, 1928, et avec le « *Thawing out of the Eskimos* » que nous devons au cœur si missionnaire de S. Exc. Mgr R. *Cushing*, Archevêque de Boston, Oblat honoraire. Il m'a fallu abréger bien des documents, mais tous les lecteurs y verront sans nul doute, mon immense gratitude à Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

ARMAND TURQUETIL, O.M.I.
*Ev. tit. de Ptolemaïs de
Phénicie (Washington)*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2025.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.